

**JEAN-JACQUES BROUSSON (1878-1958)
UN SOMMIÉROIS CHEZ ANATOLE FRANCE**

F. GAUSSEN

Le 12 octobre 1924, la France pleure la disparition d'une de ses plus grandes gloires littéraires : Anatole France. Par son oeuvre, couronnée par le prix Nobel trois ans auparavant, et par ses prises de position notamment pendant l'affaire Dreyfus, l'auteur des *'Dieux ont soif'* a exercé une influence intellectuelle considérable. Ses funérailles sont grandioses. Un immense catafalque entouré d'un drapeau tricolore est dressé devant l'Institut. Le chef de l'Etat est présent, avec les membres du gouvernement, les corps constitués, le corps diplomatique et une foule considérable. Un spécialiste d'anthropologie prélève son cerveau pour étudier de près les circonvolutions d'un génie...

Un mois à peine plus tard, le tout-Paris est partagé entre l'indignation et le rire, à la lecture d'un ouvrage fort impertinent, *'Anatole France en pantoufles'*, écrit par l'ancien secrétaire du maître, qui donne du grand homme une image

bien différente de la version officielle. Avec une verve irrésistible, il le montre dans la réalité quotidienne, avec ses faiblesses et ses petites manies, partagé entre sa gouvernante, une maîtresse envahissante (la redoutable Mme de Caillavet) et une cour d'admirateurs ridicules. Le livre-scandale a un succès considérable. En quelques semaines plus de 100 000 exemplaires sont vendus.

Une enfance sommiéroise

L'auteur de ce brûlot, Jean-Jacques Brousson, est un enfant de Sommières dont la carrière a quelque chose de merveilleux¹. Brousson est né à Nîmes, le 20 septembre 1878. Son père, Edmond Eugène Alexis Brousson, ancien major militaire, exerce la profession de médecin. Sa mère, Césarine Pauline Virginie Runel, est Sommiéroise. Elle est née le 3 juin 1846 à Sommières, de Jean Runel, « marchand d'étoffe » et de Eulalie Joanin. Les grands-parents Runel habitent rue du Pont, où ils tiennent un magasin de tissus à l'enseigne du « *Gant bleu* ». L'officier d'état-civil note sur l'acte de naissance que le jeune Brousson a reçu le prénom de Jean. Ce n'est en effet que bien plus tard qu'il adoptera celui de Jean-Jacques que lui donne Anatole France en hommage à Jean-Jacques Rousseau...

1 Il n'existe pas, à notre connaissance, d'étude sur Jean-Jacques Brousson. Les renseignements contenus dans cet article proviennent, pour la plupart, d'archives personnelles, réunies par Ivan Gausson, ainsi que des articles de Jean-Louis Meunier (« Critique et essayiste oublié : Jean-Jacques Brousson ») publiés dans *Le Républicain d'Uzès* des 28 août et 4 septembre 1975 et de Georges Chauvet (« Jean-Jacques Brousson ») dans *Le Gard* d'août-septembre 1967.

Son entrée dans la vie commence par un drame : sa mère meurt à sa naissance. A l'en croire, son père ne lui pardonnera jamais vraiment le deuil de sa femme. Et se trouvant fort embarrassé par ce marmot, il le confie à des nourrices. C'est ainsi que le petit « *Janou* », comme on l'appelle, passe ses premières années dans la ville de ses grands-parents maternels, où il est remis aux bons soins de Mme Viala (de son nom de jeune fille Louise Nègre), qui tient une petite épicerie au 4 de la Grand Rue. Cette mère nourricière restera toujours chère à son cœur. Tant qu'elle vivra, il reviendra la voir régulièrement. Nous connaissons son visage grâce au graveur Fernand Siméon qui l'a dessinée, assise, les mains croisées, coiffée d'un volumineux bonnet et le visage éclairé d'un bon sourire. Le souvenir de la bonne Mme Viala ne quittera jamais Brousson et surgit à l'improviste sous sa plume là où on l'attend le moins. Ainsi, quand il raconte son voyage en Argentine, en compagnie d'Anatole France, il se souvient soudain de ce petit dialogue avec l'écrivain dans le bateau qui les emmène :

« Je suis inquiet. J'écoute sans les entendre les rhapsodies érudites et matinales

- Où avez-vous l'esprit, mon ami ?

- A Sommières. J'ai reçu de mauvaises nouvelles de ma nourrice, de ma mère, de celle qui apprivoisa à la vie le petit orphelin tombé du nid.

- Vous l'aimez encore ?

- Certes. Il n'est pas de créature au monde qui me soit plus indispensable. Elle me donne la mesure de mon cœur (...) »

Lorsque l'année même de sa mort, en 1948, Brousson raconte la vie de Racine dans une préface à son Théâtre complet, il s'identifie soudain à l'auteur de Phèdre qui, lui aussi, avait perdu sa mère presque à sa naissance. *« C'est sans doute aux environs de la Ferté-Milon, chez sa nourrice Marguerite, que le petit Racine a vécu, affectueuses et laiteuses, les premières années de sa vie, ces années de bébé qui marquent l'homme pour toujours. De quelles cantilènes Marguerite endormait-elle ces colères d'enfant ? Le certain, c'est que la bonne femme l'a bien mignoté. Racine demeurera jusqu'à la mort, son poupon fidèle (...) »*. Et un peu plus loin, cette remarque déchirante : *« Pour les enfants souvent, les fêtes familiales sont des sujets d'angoisse. Pour les orphelins c'est pire : ils ont le cœur en deuil pour toujours. Du père ils pourraient se passer ; de la mère non ! »*

Mais les souvenirs d'enfance ne sont pas toujours aussi graves et Brousson n'est pas homme à s'abandonner longtemps à la mélancolie. L'ironie vient bien vite chasser les nuages. C'est sur un tout autre ton que, dans un article paru dans la 'Dépêche de Toulouse' vers 1932 et intitulé 'Pour la dame à l'œillet', il rend hommage à sa mère nourricière. S'adressant à une *« chère lectrice »* qui brûle de le rencontrer, il fait de lui ce rapide autoportrait : *« Je suis petit de taille, un peu rondouillard ; j'ai le pas vif, mais l'air égaré. J'ai le poil châtain, mêlé d'argent sur les tempes. Mon teint est bigarré ; mes yeux, comme ceux des chats, sont imprécis. Ils épousent la lumière de l'heure. Clairs le matin, ils charbonnent la nuit. (...) La bouche est sensuelle, charnue et fendue comme une cerise. La maîtresse pièce, c'est le nez. J'ai, madame et chère lectrice, le nez le plus relevé de toute la littérature française. Mes*

ennemis même sont obligés d'en convenir. La pointe de mon blair affronte le ciel.

A qui dois-je cet angle non commun ? A ma nourrice, à sa généreuse poitrine, à ses tétins de marbre ! Enfantelets, notre visage, en effet, est à la merci de la donneuse de lait. Elle nous allaite, elle nous oppresse ; et selon la qualité de la gorge, nos narines innocentes s'alangourdissent ou s'affrontent... »

Après le premier drame de la naissance, Brousson, à l'approche de ses six ans, en connaît un autre : celui de la séparation d'avec sa seconde mère. Son père, qui jusqu'alors ne s'était guère soucié de son existence, décide en effet de le mettre en pension à Nîmes, afin de lui donner une éducation convenable. Il vient donc le récupérer à Sommières pour le conduire dans la capitale gardoise. Voici comment Brousson raconte, dans *'Les Dames de Sauve'* cette énergique intervention paternelle : « (...) Orphelin de mère, on m'avait oublié en nourrice, à Sommières. Ni ma nourrice, ni moi ne réclamions : nous nous suffisions l'un à l'autre. Alors, pour moi, la Coustourelle avec sa tour ruinée où frémit, comme un drapeau, un cyprès, et le Vidourle, un torrent, tari six mois de l'année et qu'enjambent, en chantant, les petites filles, mais qui submerge le vallon aux grands orages, formaient les limites du monde civilisé. Un jour, - jour de tristesse, jour d'effroi ! - le docteur passa par nos cantons, en tape-cul. Il venait de rhabiller quelque jambe cassée, ou de mettre au monde un enfant laborieux à naître. En traversant le village, il se souvient qu'il a par là, un fils : « Le petit homme doit courir sur ses six ans ». On fait halte. On s'informe. Sur la place du Temple, on finit par dénicher une demi-douzaine de marmots et de marmottes qui polissent autour de la fontaine. Lequel

est le fils du médecin ? Il y a six filles : Léoncie, Apollonie, Césarine, Marcelle, Pauline, Cécile. Et noires et crissantes, comme des grillons. Comment discerner le mâle dans cette couvade ? Hélas ! cela éclate : il n'est vêtu que d'une chemise et d'un tablier, l'un et l'autre rebroussés sur la taille. On lui voit, paraît-il, son extrait de naissance. Il joue à un jeu, barbare et indécent, qui consiste à mouiller les filles... je n'ose pas vous donner de précisions. Et le soleil éclate de rire sur son jeune ventre (...) »

Cédant aux injonctions paternelles, pour rendre le gamin présentable sa mère nourrice l'habille comme elle peut : « *d'un pantalon de fille très bouffant, en percale, orné d'une dentelle au crochet* » et d'une robe « *taillée dans un coupon d'indienne invendu* » provenant de la boutique de la grand-mère. L'arrivée à Nîmes dans cet équipage ne passe pas inaperçue.

« Dirai-je l'accueil de mes frères et de ma sœur? Ils dansaient autour de moi en répétant : « Qu'il est laid! » A table, je semblais l'homme sauvage de la foire, qui avale, avec délices, les crapauds pustuleux, du mou de veau cru, arrosé de pétrole... Je lapais ma soupe à la manière des chiens, Je me servais de mon couteau pour porter les viandes à la bouche. J'ignorais presque l'usage de la fourchette. Au dessert, je retournais l'assiette pour manger le fromage sur le cul - sur le cul de l'assiette. On me dit : « Mouche-toi ! ». Docile, je me mouchais à la nappe. Mon père sortit de table courroucé d'indignation et d'apoplexie. Il courut chez l'oncle Pamphile, aumônier de l'Hôpital Général. On alerta les amis, les parents, le pharmacien, le substitut Thibal, camarade de collège du docteur. On tint conseil en buvant du Garus. On opina et, à la

majorité des voix, il fut décrété : Primo, le petit sauvage sera, le lendemain à la première heure, dès que s'ouvriraient les boutiques, mené chez Raphaël, le marchand de confection. Par les soins de Madame Chardon, la pharmacienne, il sera culotté selon son sexe, sa caste et la morale publique ! Secundo, habillé comme le commun des petits bourgeois, on le confiera aux Dames de Sauve pour l'appivoiser. »

« *Madame Joséphine* », qui tient avec deux autres vieilles filles, la garderie d'enfants des « *Dames de Sauve* », est donc chargée de ce premier travail de débroussaillage. Après quoi, le gamin est mis en pension au collège Saint-Louis de Gonzagues, de Nîmes où il passe quelques années mélancoliques. Il associera toute sa vie la ville de Nîmes au triste souvenir de son enfance de collégien, enfermée et solitaire. Il raconte, dans un récit intitulé « *L'enfant oublié* », comment il lui arrivait de rester tout seul au collège pendant les vacances de Pâques parce que personne ne venait le chercher...

La rencontre avec Anatole France

Ses humanités terminées, il fait ses études de droit à Toulouse pour faire plaisir à son père. Mais la carrière de juriste ne le tente pas. Nourri de grec et de latin, ses passions sont la littérature et l'histoire. Aussi décide-t-il de quitter le midi pour monter à Paris. Il s'installe au quartier latin où il survit grâce à de menus travaux de documentaliste. Un beau matin de l'année 1904, l'un de ses employeurs occasionnels, le protestant Henri Monod, l'avertit qu'Anatole France qui est de ses amis, l'attend : il a besoin d'un secrétaire pour l'aider dans ses recherches sur Jeanne d'Arc pour un livre qui lui donne

beaucoup de mal. Brousson raconte de façon particulièrement drôlatique, dans le premier chapitre d' *Anatole France en pantoufles* ' intitulé « *Un jeune provincial vient à Paris* », cette rencontre miraculeuse entre le petit Sommiérois et le grand écrivain.

« Comme tant d'autres en ces jours-là, un jeune provincial vient à Paris, tout frais émoulu de l'Université. Il porte petite pacotille de diplômes et de manuscrits. En attendant l'éditeur et la gloire, il vivote dans les bibliothèques, pour les gens du monde qui se piquent d'archéologie. Un matin, ce haut fonctionnaire huguenot, qui l'emploie pour une étude sur la Saint-Barthélémy, lui déclare tout rondement : « Anatole France vous attend demain matin, mercredi, son jour d'audience. Vous lui remettrez cette lettre. Il a besoin de quelqu'un pour sa Jeanne d'Arc. »

On imagine l'émoi du jeune provincial. Fils d'une terre gallo-romaine, il possède assez bien ses classiques, mais il ignore toute la littérature contemporaine. Il connaît France toutefois, parce que c'est un classique, le dernier.

Nuit d'insomnie, peuplée de toutes les formes d'audience. Sommeil à l'aube, angoisse : Il est neuf heures passées. Mais l'audience est pour onze heures. C'est au grand diable Vauvert. De la rue Serpente à la villa Saïd, il y a bien six kilomètres. Le jeune provincial les fera à pied, d'abord par économie et puis, par timidité. Il brûle de voir l'illustre écrivain et il a peur d'arriver. Le long du chemin, il s'arrête dans les bars populaires, où l'on distille les consommations sur des comptoirs, qui rappellent la table de communion. Il se saoule de café à deux sous la tasse. Il prend maints petits verres pour se donner du cœur. Que ne sert-on une liqueur contre la timidité ?

Arrivé à la villa Saïd, la majesté du quartier le déconcerte. Il a perdu sa lettre. Non ! Elle n'est qu'égarée. Il demeure sur le seuil. Peut-être le Maître va-t-il sortir : « Que faites-vous là, mon jeune ami ? C'est vous qui m'êtes envoyé par M...? » Rien de plus simple. Il se tiendra sur la marche jusqu'au soir. Mais personne ne sort de la maison blanche. Au contraire, voici des jeunes gens. Ils tirent la sonnette sans la moindre émotion. Ce sont des familiers. Comme ils ont bonne mine ! Comme ils sont braves dans leurs habits ! Quelle désinvolture ! Un valet de chambre, quiet, grassouillet, aux yeux vitreux, à favoris laineux, qui sent l'officine et la sacristie - moitié plumeau, moitié rabat- ouvre la porte et prend les chapeaux. Il prend celui du provincial. Il faut bien gravir le calvaire. Le voilà qui se faufile derrière la troupe juvénile. Comme ces jouvenceaux sont irrespectueux ! En trois ou quatre enjambées, ils ont gravi cet escalier, tapissé de reliquaires, d'ex-votos, de croix de procession. On atteint, tout en haut, une sorte de galetas transformé en galerie médiévale. Encore des reliquaires et des saints. Au plafond, des losanges de cuir de Cordoue dans des boiseries de chêne. Un peu partout, des vitrines, étincelantes d'objets bizarres. Et des livres, des livres, des livres ! Il y a déjà une bonne chambrée. Le Maître du logis s'est soulevé dans sa cathèdre. Il est en robe de chambre, pantoufles de feutre, calotte de soie. Il tient à la main un dessin et une loupe. Il fait un petit salut collectif aux nouveaux venus. On se tasse. Le provincial se glisse derrière l'échelle de bibliothèque : Il voit et n'est pas vu. ».

Mais « le provincial » est si impressionné qu'il n'ose pas s'adresser au maître et rentre chez lui sans s'être fait connaître. Et là, c'est le miracle ! « A l'hôtel, sur sa table de bois blanc, un pneumatique, et de la main de l'illustre écrivain : « Je vous ai attendu toute la matinée. Pourquoi n'êtes-vous pas venu ?

Vous fais-je peur ? Je serai villa Saïd, pour vous tout seul, demain matin. Anatole France. »

En vain, la fille servante veut-elle l'empêcher d'entrer. Le jeune provincial lui fourre sous le nez le pneumatique vainqueur. Le Maître le reçoit dans la bibliothèque. Petit interrogatoire.

- Combien gagnez-vous à compiler pour M...,

- Rien.

- Je double vos appointements.

Il m'explique ce qu'il attend de moi. Depuis vingt ans, il travaille à une Jeanne d'Arc. La Pucelle a été victime des déménagements, des divorces. Il a égaré les références et il veut les plus belles références, les plus doctes, les plus bénédictines, pour coudre le bec à ceux qui prétendent qu'il n'est qu'un romancier : Beaucoup d'in-folios, n'est-ce pas? Cela fait riche. »

Brousson reste plusieurs années au service d'Anatole France, puis il finit par se fâcher avec lui lors d'un voyage en Argentine, en 1909. Partis ensemble, ils rentrent séparément. Tout avait pourtant bien commencé : France, invité à faire une tournée de conférences, avait tenu à ce que son secrétaire l'accompagne. France devait parler de Rabelais et Brousson de Rousseau (d'où le prénom commun...). L'idée de cette expédition revient à l'actrice Marguerite Moreno, qui, à cette époque, résidait en Argentine. Que s'est-il passé entre les deux hommes ? La raison de la brouille n'est pas claire. On retiendra toutefois que le voyage est fortement perturbé par la présence, sur le paquebot, de la troupe de la Comédie française, qui suscite une idylle inattendue et compliquée entre l'académicien et une actrice du Français, Jeanne Brindeau...

La comédienne apparemment, n'appréciait pas le secrétaire... Une photographie nous montre tout ce petit monde sur le pont du navire : Anatole France entouré des vedettes du Français : le grand Silvain et Mme Silvain, Albert Lambert le directeur, Mlle Taillade qui joue les ingénues et Mme Brindeau, la conquête du maître. A l'extrême-droite, Brousson avec son chapeau sourit d'un air malicieux. Il fera un récit à sa façon de cette équipée dans *'Itinéraire de Paris à Buenos Aires'* publié en 1927. Plus acide encore que l'*'Anatole France en pantoufles'*, ce livre connu également un bon succès - moindre toutefois que le précédent (50 000 exemplaires). La version que Brousson donne des événements et de l'attitude peu sympathique qu'aurait eue France à son égard sera fortement contestée par le peintre Pierre Calmettes, qui était du voyage (il est sur la photographie...). Celui-ci consacre tout un chapitre de son livre de souvenirs, *'La grande passion d'Anatole France'*, à réfuter « *les racontars inventés de toutes pièces* » de Jean-Jacques Brousson. « *Racontars, ajoute Calmettes avec tristesse, d'autant plus nuisibles à la mémoire de l'illustre écrivain qu'ils sont fort amusants* ». France et Brousson se raccommoderont quelques mois plus tard, lors d'une rencontre chez Prouté le marchand de gravures de la rue de Seine, mais le cœur n'y est plus et leurs relations en restent là.

« Des miettes pour la postérité »

Anatole France avait remarqué que Brousson, lorsqu'il était à son service, notait tous ses propos. « *Il paraît mon enfant que vous tenez registre de tout ce que je dis,* » lui dit-il un soir, lors d'un dîner un peu morose chez Lapérouse. A quoi

le déférent secrétaire rétorque dans son style fleuri : « *Assis à la plus royale des tables, j'ai la charité de ramasser les miettes pour les pauvres qui sont dehors, pour la postérité* ». Flatté, mais vaguement inquiet, France lui fait alors promettre de ne rien publier de son vivant. « *Vous me brouillerez avec trop de gens (...) Maintenant ce serait de l'indiscrétion. Mais après... ce sera de l'érudition.* »

Brousson a tenu parole : il a attendu la mort du grand homme. Toutefois la célérité miraculeuse avec laquelle le livre est publié, quelques jours seulement après les funérailles, apparaît à beaucoup comme d'assez mauvais goût. N'aurait-il pas pu attendre un peu pour révéler ces petits secrets, ces bribes d'intimité ? Mais attendre combien de temps ? En confrères fair play, les critiques tirent leur chapeau devant le coup éditorial. La règle du journalisme n'est-elle pas de se saisir de l'actualité chaude ? Le chroniqueur du '*Journal des débats*', Jean de Pierrefeu, salue la performance... et admire même Brousson d'avoir pu se retenir si longtemps. « *M. Jean-Jacques Brousson, écrit-il, est le plus redoutable des hommes parce que le plus sincère des écrivains. Mais il vient de montrer, en outre, qu'il est d'une force d'âme peu commune. Garder quinze ans par devers soi, dans la nuit du tiroir, un manuscrit d'une saveur exquise, n'en rien laisser filtrer dans les gazettes pendant tout ce temps, n'en rien communiquer sous le manteau aux uns et aux autres, voilà un exploit bien étonnant pour un homme de lettres.* » Plusieurs critiques remercient l'auteur de donner par ce témoignage, l'occasion de mieux connaître la personnalité d'Anatole France et donc de mieux comprendre son œuvre. « *Son livre n'a rien d'un pamphlet, rien d'une satire. Il est sincère, il est véridique, et c'est de quoi sans doute on lui tiendra le plus rigueur,* écrit

Raymond Escholier dans *'Le Petit Journal'*. *Il nous apporte sur la technique du prodigieux artiste que fut Anatole France des révélations du plus haut intérêt. Il nous montre à chaque page un France singulièrement vivant, promenant nonchalamment, à travers le monde des apparences, la souveraineté de son intelligence voluptueuse... ».*

Edmond Jaloux dans *'Les Nouvelles littéraires'* estime, lui aussi, que « *le livre de M. Jean-Jacques Brousseau aide à mieux éclairer la vraie figure de France* ». Ainsi, remarque Jaloux, ce dernier apparaît moins comme le continuateur des encyclopédistes qu'on a voulu faire de lui en raison de ses prises de position progressistes et de son personnage de maître à penser, que comme un homme du moyen-âge, un auteur de fabliaux. « *Lui un écrivain du 18^{ème} siècle ?* écrit-il. *Allons donc ! Il lui aurait fallu un sérieux, une austérité qu'il n'a jamais eue. (...) M. Brousseau délimite nettement la figure de France ; on comprend mieux grâce à lui qu'il a été avant tout un auteur de tableaux, un homme du 14^{ème} siècle (...) Homme du quatorzième siècle, Anatole France a gardé le goût, non du mysticisme qu'il ne pouvait guère comprendre, mais d'un certain catholicisme d'enluminure, dont il a tiré un bon parti. Cela s'accordait très bien avec son scepticisme et aussi sa salacité.* » C'est aussi l'avis d'André Billy dans *'L'œuvre'*, qui estime que le livre de Brousseau est en fait un hommage à Anatole France : « *Il ne le dessert pas, il le fait vivre, il nous propose, à la place du mandarin hiératiquement affublé des attributs de sa profession qu'on est habitué à se représenter, un homme plein d'idées, plein de lectures, débordant d'amusants bavardages, assez farceur, un peu esthète, profondément indifférent au fond à tout ce qui n'était pas la mécanique de son propre individu et moins salace sans doute qu'il ne se*

plaisait à le faire croire à son jeune disciple - un homme enfin ! ».

Les mauvaises langues n'ont pas manqué de mettre en doute l'exactitude des propos prêtés à Anatole France par cet indiscret secrétaire - ou de certaines anecdotes par trop piquantes. Un autre dépositaire privilégié des propos du maître, Paul Gsell qui a publié quelques années auparavant des conversations avec France, '*Les matinées de la Villa Saïd*', s'indigne dans '*Le Cri de Paris*' et dans '*Le Radical*' des libertés que prend Brousson avec la vérité. « *Ce témoin je le récuse parce qu'il rapporte des entretiens dont il est le seul garant et que nul autre n'a jamais entendus,* » écrit-il rageusement. Et il « *en appelle à tous ceux qui, dans tous les partis ont bien connu Anatole France : à Charles Maurras, à Paul Souday, à Robert de Flers, à Lucien et à Sacha Guitry, (...) à Bourdelle ...* » à se joindre à sa protestation. Mais celle-ci aura peu d'écho... Car Brousson, dans son livre, ne cherche pas à dresser procès-verbal des propos du maître. Il ne se comporte pas en simple greffier. Il est reconnu par la plupart des critiques comme un véritable écrivain qui, grâce à son style, peint son propre univers à travers la figure de l'homme dont il a été si proche. C'est ce que relève subtilement André Billy en remarquant que la langue prêtée par Brousson à France est en réalité... celle de Brousson. « *Non, non, s'exclame-t-il, je ne puis croire que, dans ses conversations avec son secrétaire, le bon maître, parlait cette langue spéciale, gothique, renaissance, classique et rococo tout à la fois ; non, non cette langue est bien une création de M. Brousson. Qui l'a entendu une fois sait qu'il la parle comme il l'écrit, que c'est là un des attraits de son personnage et que ses propos en tirent eux aussi*

un air d'irréalité littéraire, un air de mensonge et de folle invention qui les rend, Dieu merci, inoffensifs ».

En fait, dans la longue intimité littéraire qui les a rapprochés, les deux écrivains ont fini par s'identifier l'un à l'autre et par s'échanger la richesse de leurs personnalités respectives. « *Il m'apparaît bien, conclut Raymond Escholier avec humour, que Jean-Jacques Brousson a fait pour Anatole France ce qu'Anatole France n'eût pas manqué de faire pour Brousson, si Brousson avait été Anatole France et si Anatole France avait été Brousson.* » En fait, il y a une telle complicité entre le maître et le disciple qu'ils finissent par s'identifier l'un à l'autre, ce jeu intellectuel n'allant pas sans une certaine perversité réciproque. Le peintre Calmettes décrit très bien, dans un article publié dans 'Le Mercure de France' du 1^{er} mai 1929, la malignité joyeuse avec laquelle l'un et l'autre se prêtaient à cet exercice de faire valoir - notamment au détriment des fâcheux ou des naïfs : « *Anatole France se plaisait beaucoup dans la compagnie de ce jeune homme intelligent, spirituel, incisif et subtil, qui sait être méchant avec une habile candeur. Le maître écrivain, lors de ses réceptions du mercredi et du dimanche matin, s'amusait à lancer Brousson contre les visiteurs particulièrement ennuyeux, contre ceux qui le lassaient hebdomadairement. Secoués, mordus, lassés à leur tour, les antagonistes de Jean-Jacques Brousson prenaient la fuite. Ces joutes oratoires reprenaient chaque semaine, elles donnaient aux matinées de la Villa Saïd un rythme particulier, une vivacité, une animation, qui transformaient ces matinées en réunions littéraires recherchées par tous les animateurs de beau langage.* »

Le maître de l'île Saint-Louis

Plus tard viendra la véritable rupture intellectuelle de Brousson avec France, lorsque le disciple aura pris conscience d'avoir été largement mystifié par le maître. Il solde définitivement ses comptes avec ce compagnonnage dans *'Les Vêpres de l'avenue Hoche'*, parues en 1932, satire féroce du salon de Mme de Caillavet et des thuriféraires du maître. « *Après la canonisation du saint autour de la châsse, foisonnent les marchands de reliques, vraies ou fausses* ». Il en veut surtout à Anatole France d'avoir dévoyé la foi de ceux qui ont cru en lui vers un esthétisme suranné, un académisme mondain. « *Frais émoulu de ma province, j'étais tout imprégné d'une morale ridicule. Je croyais moi, pauvre aux convictions, à l'idéal, aux partis... Je ne m'imaginai pas qu'on pût biseauter les atouts ou jeter les cartes sous la table. Étais-je rustique !* ». « *Mon aventure, écrit-il encore, c'est l'aventure de toute une génération. Fils de bourgeois, dans le déclin de la bourgeoisie, par peur de ce qui venait, nous nous sommes jetés dans l'alexandrinisme ; nous avons pris pour un maître de chœur, un maître d'écriture...* »

Lorsque paraît *'Anatole France en pantoufles'* en 1924, Brousson est une personnalité renommée de la vie littéraire parisienne. Sa très grande culture, son ironie cinglante et sa plume enjouée, font de lui un chroniqueur recherché par les journaux. Au cours de sa vie il aura collaboré au *'Matin'*, à *'l'Excelsior'*, au *'Gil Blas'*, aux *'Nouvelles littéraires'*, à *'La Dépêche de Toulouse'*, à *'Candide'*. Son appartement bourré de livres, au 10 de la rue Le Regrattier dans l'île Saint-Louis, est le rendez-vous des hommes de lettres et des journalistes, attirés par sa verve et son érudition. « *Jean-Jacques Brousson,*

savant et disert, est à l'île Saint-Louis, ce que le roi Henri IV est au Pont-Neuf, écrit Pierre Mac Orlan dans La Seine. Il est le maître absolu de cette nef chargée de livres, dirigée par des nautonniers joueurs d'épinette et de clavecin. » Le journaliste Robert Kemp fait de lui ce portrait savoureux dans le mensuel 'Vient de paraître' de janvier 1925 :

« Ce fut un gamin futé, noir comme une grappe de muscat, sec, agile et rêveur. On le voyait, à Nîmes, sous le règne de Sadi Carnot, errant autour des Arènes ou dans le jardin de la Fontaine, le nez dans ses livres de classe, frais et plus charbonné qu'une vieille muraille. Tel il était, tel il reste, car cet érudit est étrangement jeune. Il a toujours sa petite tête ronde de fils de Romains ; ses joues sont pleines, et avivées de rouge, comme des brugnons du pays d'oc. Sa bouche rasée, dont la lèvre inférieure s'avance pour goûter les bons vins et les sauces fines, sourit avec innocence. L'oeil noir, dilaté, un peu hors de tête, est plein de gaîté curieuse. Sous son petit chapeau rond, le corps mince enveloppé dans un grand pardessus, un col fourré soutenant le menton à fossettes, Jean-Jacques Brousson va, vient, pareil au drôle de jadis, pétulant, amusé, amusant et bavard. »

Outre ses livres sur Anatole France, Brousson est l'auteur de quelques ouvrages désinvoltes sur les côtés de l'Histoire : *La couronne improvisée* (1925), *Jeanne d'Arc, son Histoire racontée pour la jeunesse* (1928), *Les nuits « Sans culotte »* (1930), *Les Fioretti de Jeanne d'Arc* (1931), *Le chevalier d'Eon ou le dragon en dentelles* (1934). Il est l'auteur, avec Raymond Escholier d'un « drame historique » *La conversion de Figaro* (1928), qui a été joué à l'Odéon, et de plusieurs préfaces. Mais Brousson est un conteur, un chroniqueur et sa nonchalance naturelle le détourne des

entreprises au long cours. Ses tiroirs sont riches d'idées restées à l'état de projets tel ce roman qu'il a imaginé avec Ivan Gaussen et dont nous publions la trame en annexe.

Nîmes, Sommières, Uzès...

Parisien d'honneur, Brousson a toujours gardé une relation étroite avec son pays et sa culture d'origine. En 1910, il traduit *La Genesi* de Frédéric Mistral. Il écrit des préfaces pour *Les Lettres d'Uzès* de Racine (1929) ou pour des contes de Paul Arène (1927 et 1930). En avril 1927, il célèbre dans '*Les Nouvelles littéraires*' le deuxième centenaire de la mort de l'abbé Fabre, son compatriote sommiérois. Et cet article est l'occasion d'une évocation colorée... de la vidourlade de 1907 : « *Je me souviens de trois journées entières passées dans les hautes chambres d'une maison médiévale battue par les flôts orageux, comme par les reitres de la Ligue ou les Camisards de Jean Cavalier. C'était en 1907. J'étais allé là-bas assister aux noces de ma sœur de lait. Tristes accordailles ! L'eau vint, soudain, dans la nuit pleine de clameurs. Elle emplit la ville romaine de son halètement inapaisé (...)* »

Pour Brousson qui est nourri de lettres classiques, son Languedoc natal, dans ses paysages, ses saveurs, sa langue, est le conservatoire vivant de la culture latine. « *Votre pays, Brousson, me disait Anatole France au retour d'un voyage en Languedoc, est plus latin que la patrie de Virgile* », se souvient Brousson dans '*La louve en Languedoc*'. Et c'est ce patrimoine culturel dont il est imprégné qui a été à l'origine de son intimité intellectuelle avec le fin lettré qu'était Anatole France. « *Nous n'avions pas jase depuis dix minutes avec Anatole France que*

nous nous accordions comme le théorbe et le luth. Nous avons les mêmes connaissances, les mêmes manies, les mêmes reliques... La même superstition de l'antiquité (...). » (Itinéraire de Paris à Buenos Aires).

Mais dans sa relation à son pays natal, existe une dualité qui est celle de son enfance meurtrie d'enfant à demi orphelin, symbolisée par l'opposition entre Nîmes et Sommières. Nîmes est la ville de son père, catholique intransigeant, et des maîtres obtus du collège Stanislas. « *Mon père, le médecin, soignait pour l'amour de Dieu, toutes les congrégations religieuses et le séminaire. Ancien major de la Légion étrangère, il avait, pour ses malades, des trésors de jovialité et de bonhomie. Mais il était sévère pour ses fils. Il les élevait selon les préceptes du Roi des Proverbes : « N'épargne pas les verges à tes enfants ».* A ses yeux, Nîmes avec ses monuments imposants et ses prêtres fanatiques, papistes ou parpaillots, s'identifie à la figure écrasante de ce père sévère. Elle est oppressante par la solennité de son passé. Elle est inhumaine et Brousson lui voue une rancune tenace. « *A Nîmes, ma ville natale et fatale, les vivants semblent des intrus dans le royaume du passé. L'ombre colossale des Arènes les écrase » (La Louve en Languedoc). « De ma ville natale, romaine et huguenote, je garde une sorte de terreur. (...) Quand je parcours cette quintuple avenue qui mène aux naïades surannées de Pradier, je retrouve mon âme grelottante d'enfant ! » (Les Dames de Sauve).*

Sommières au contraire est liée au souvenir de la mère : la vraie qu'il n'a pas connue et la seconde qui l'a nourri en lui donnant la seule tendresse qu'il ait reçue étant enfant. Sommières aussi est gorgée de souvenirs antiques, mais à la

différence de Nîmes, la latinité y est rustique et débonnaire. Elle est mêlée à la vie de tous les jours. Elle est à la mesure de la vie paysanne des vigneron et des jardiniers. Sommières est la ville où il vient passer ses vacances, auprès de sa nourrice chérie et où il va musarder dans la bibliothèque de l'hospice à la recherche des livres « interdits » par les pères du collège. Tout cet héritage lui remonte à la mémoire dans les dernières pages de l'*'Itinéraire de Paris à Buenos Aires'*. Au moment de rompre avec Anatole France, il revient sur son passé et comprend tout ce qu'il doit à cette enfance sommiéroise. « *J'ai passé mes vacances à Sommières, avec Voltaire. (...) Par la diligence, j'ai gagné la ville du lait, du miel et des muscats. J'y retrouve toujours, berçante et calinante, ma nourrice. Je gîte sur la cuisine voûtée tout en haut, dans la grand'chambre aux poutrelles enguirlandées de trophées d'aulx et d'oignons. Les nuits de grand mistral, le toit halète. Et de mon lit, dans le spasme du vent, j'entrevois les étoiles (...)* » Dans la journée, il va lire sur la Coustourelle. « *Me voilà au flanc de la colline, sous les pins parasols, dans l'ombre murmurante et bleuissante, qui sent l'encens. Sur le lit d'aiguilles, je m'étends. Je lis. En bas, la ville dans son corset de remparts, intacte, indifférente...(...) Le paysage est romain. les maisons sont royales, comme ce que je lis. Sur l'azur de la mer, le pic du Saint-Loup se détache, scabreux, monumental. C'est un fond du Poussin.. Monte du vallon, l'haleine des vendanges et celle, amère, des lauriers et des oliviers. Je m'enfonce avec délice dans le passé. (...)* »

Le succès de son '*Anatole France en pantoufles*' lui a permis de retourner au pays, non pas à Sommières où il a peu d'attaches ni à Nîmes, bien sûr, mais à Uzès où il achète l'Hôtel d'Amoureux, rue du docteur Blanchard. Il y retrouve son ami

l'éditeur d'art Georges Gourbeyre, historien d'Uzès et fondateur de *'La Cigale Uzégeoise'*. « Uzès, écrit-il dans *Les Dames de Sauve, c'est une clarté. C'est un sourire. C'est un caprice d'enfant, réalisé après la quarantaine. C'est un conte de fée...* » Il y vient chaque été et y reçoit de nombreux amis, écrivains ou artistes. Avec Gourbeyre, il organise les Fêtes raciniennes qui préludent à la création d'une Académie racinienne, dont les travaux se poursuivent jusqu'en 1970.

Un homme d'un autre temps

La guerre, qu'il passe à Nîmes, puis à Paris, est pour Brousson une période difficile. Son hôtel d'Uzès est pillé. Il habite maintenant dans un petit appartement du 21 place des Vosges, où s'entassent, dans un indescriptible désordre, livres, revues, journaux gravures et tableaux. C'est là que je l'ai connu dans les dernières années de sa vie, alors que mes parents, étaient maintenant ses voisins, habitant au 3 de la place des Vosges. Considérant qu'il appartenait à une époque révolue, il mène une existence retirée et modeste. Mais malgré sa bougonnerie naturelle, sa conversation n'a rien perdu de son éclat. Dans son journal de ces années de guerre, Jacqueline Gausson Salmon raconte comment la présence de Brousson parvenait à égayer les circonstances les plus sinistres². C'est ensemble qu'ils font, lors de l'exode de 1940, le voyage en train qui les conduit de Paris à Nîmes. « *Le trajet de dix-huit heures ne m'a pas paru interminable, écrit-elle, la fin m'a même*

2 Jacqueline Gausson Salmon, *Une prière dans la nuit. Journal d'une femme peintre sous l'Occupation*, Payot, 1992.

semblé venue assez vite, grâce au bavardage presque ininterrompu et plein d'esprit de Brousson, notre compagnon de voyage. Il m'a invitée à Uzès....avec quel plaisir j'irais (...) » En 1943, Brousson et elle envisagent de faire ensemble un album sur l'Ile Saint-Louis, avec ses dessins et « *un texte qu'il a promis* ». Le texte promis a-t-il été écrit ? Toujours est-il que, malheureusement, le projet ne verra pas le jour... Le 31 janvier 1944, note encore Jacqueline Gausson Salmon, « *J.J. Brousson est venu déjeuner à la maison : ce fut charmant, il nous a conté des histoires de Nîmes ou de Sommières, toutes délicatement parfumées de son style émouvant et pur* »... En août 1944, elle raconte leur visite à la grande tragédienne Mme Second-Weber dans son appartement de la rue de la Pompe. En attendant d'être reçus dans le salon rempli de vieux meubles, de « *tentures assourdies* » et de portraits de la maîtresse de céans, « *Brousson ne tarissait pas. Il récitait mal des vers de Racine ou de Voltaire qu'un commentaire brusquement venait éclairer en fusée, toujours inattendu.* »

Mais après la guerre, le déclin s'accroît. Brousson vit maigrement d'une retraite de journaliste que des amis lui ont obtenue. On peut parfois le rencontrer emportant des livres rares dans son cabas à provision qu'il va échanger contre de bonnes bouteilles chez le patron du Nicolas de la rue Saint-Antoine qui est bibliophile. Sa santé s'altère et son humeur s'en ressent. Il vit comme un reclus dans son appartement où les livres envahissent la chambre à coucher et la salle de bain. Plusieurs années après la guerre, il parvient à retourner à Uzès et c'est là qu'il meurt le 24 janvier 1958. Il est enterré dans le caveau de la famille Gourbeyre. « *Se sentant d'un autre temps, il s'enferma dans le silence et mourut entouré seulement de quelques amis. Nous étions une trentaine, Uzétiens ou Nîmois,*

à ses obsèques, » se souvient Georges Chauvet dans le journal 'Le Gard' d'août-septembre 1957. Quasiment abandonné à sa naissance, le petit gamin de Sommières qui arrosait les petites filles sur les bords du Vidourle et « *montrait son nombril à tout le monde* », s'est retrouvé seul devant la mort, après une existence brillante dans le tourbillon de la vie intellectuelle parisienne...

Brousseau et Ivan Gausseau : Une longue amitié... et un projet de roman

D'humeur très indépendante et maniant volontiers la roserie, Jean-Jacques Brousseau s'est fait beaucoup d'ennemis dont certains n'ont pas hésité à le pourfendre d'une plume vengeresse³. Mais il pouvait aussi faire preuve d'une grande générosité. Témoin l'amitié qui l'a lié toute sa vie à son jeune compatriote sommiérois de dix-huit ans son cadet, Ivan Gausseau. Se souvenant de ses propres débuts de « *petit provincial* » exilé à Paris, il a chaleureusement accueilli Ivan Gausseau dans la capitale, lorsque celui-ci a décidé de s'y installer après la guerre de 14. Il l'a reçu, conseillé, recommandé et Ivan Gausseau était un habitué du salon de Brousseau, dans l'île Saint-Louis, puis place des Vosges, où ils étaient devenus voisins, Brousseau habitant au 21 et Gausseau au

3 Brousseau a été la cible de deux pamphlets : l'un de Maurice Rouzaud, qui fut pendant trois mois son secrétaire (*Jean-Jacques Brousseau mis à nu*, Le Rouge et le Noir, 1931) ; l'autre de Frédéric Lachèvre, qui était mécontent de la façon dont Brousseau avait parlé d'un de ses livres (*Jean-Jacques Brousseau ou le crapaud littéraire défini par lui-même*, 1933) .

3⁴. Cette solidarité sommiéroise n'a pas été à sens unique : lorsqu' Ivan Gaussen devint chef de cabinet du directeur de l'Assistance publique de Paris, Brousson fit plus d'une fois appel à lui pour attirer son attention sur tel ou tel de ses protégés. Les lettres de recommandation qu'il adressait à son ami constituaient de petits chefs d'œuvre de drôlerie, comme celle-ci qui date du 29/5/1933 :

« *Mon cher Gaussen*

Je ne vous vois plus! Sans doute dévouez-vous tous vos loisirs aux Félibres, cigales, cigaliers... En fait de cigales, que faut-il faire quand une bonniche bretonne - une Bécassine et grosse à pleine ceinture - désire garder son enfant? Surtout, n'allez pas croire que c'est moi qui aie fourré la goutte de rosée dans le calice de cette enfant ! Ces aventures ne sont plus de mon âge. Il s'agit de la fille-servante de mon dentiste qui est aussi l'ami et le dentiste de notre sénateur Basile. Elle gagne 300 francs par mois chez ses patrons. Or on lui demande 250 francs pour la nourrice. Comment résoudre cette équation sociale ? Son galant, bien entendu, l'a abandonnée. Mais ses patrons l'ont prise en amitié. A les entendre c'est la crème des filles, des filles-mères. Cher Gaussen, écrivez-moi ce qu'il convient de faire pour la citoyenne ou le citoyen qui se tient dans le vestibule de la vie. S'il savait de quoi elle est faite,

4 Curieusement, la proximité a joué un rôle important dans les relations d'amitié entre Brousson et Gaussen : à Paris, ils étaient voisins, place des Vosges, et à Sommières, Ivan Gaussen habitait la maison de la Grand-Rue où se trouvait l'épicerie tenue par la nourrice de Brousson et où ce dernier a passé sa petite enfance....

il ne franchirait pas le pas ! Bonjour, cher Gaussen. Mille amitiés à vous, à Madame et à Mademoiselle.

Jean-Jacques Brousson »

Mais les relations entre Brousson et Gaussen ne se limitaient pas à l'échange de services d'un « réseau sommiérois ». Elles comportaient aussi une complicité intellectuelle qui s'est manifestée notamment dans un projet de roman en commun dont il n'est resté - malheureusement !... - qu'un « synopsis ». Cette histoire, inventée par Brousson et qui comporte un épisode nîmois, est inspirée par des recherches que menait à cette époque Ivan Gaussen à l'Assistance publique pour retrouver les traces des enfants que Jean-Jacques Rousseau disait avoir abandonnés. Brousson étant lui-même un spécialiste de Rousseau, cette enquête sur le mystère des enfants de Jean-Jacques avait enflammé son imagination...

Nous livrons aux lecteurs de *Sommières et son Histoire* la primeur de ce document inédit, dans la forme sous laquelle il nous est parvenu :

« PROJET DE ROMAN DE J-J BROUSSON rapporté par Ivan Gaussen.

Au moment où éclate la Révolution, Richemont est commis chez un libraire rue Saint-André-des-Arts.

Esprit curieux et intelligent, il adopte les idées révolutionnaires, s'inscrit à la section de l'ardeur et partage la vie révolutionnaire.

Sur son passé on ne sait pas grand chose. Il est discret en ce qu'il s'agit de lui. On sait seulement qu'il a 43 ans en 1789, qu'il est né en Normandie. Mais il est sans parent - sans

famille. Il vit à Paris depuis plus de vingt ans en compagnie d'une femme, Catherine Manet, femme du peuple qu'il a aimée dans sa jeunesse et à laquelle il n'est plus attaché que par habitude. Elle, femme violente, a aimé dans son compagnon ses idées républicaines et sa vertu civique. Elle est restée l'ennemie des aristocrates, a assisté aux grandes journées de la Révolution et active le zèle de son compagnon dont l'âme sensible se laisserait apitoyer.

Richemont est élu en 92 membre de la Convention à Paris. La flamme avec laquelle il exprime ses idées et sa conception de la démocratie le font considérer comme un doctrinaire de la Révolution.

Il vote la mort du Tyran, bien qu'en lui-même il redoute la cruauté.

Il condamne la Gironde au sein de laquelle il compte de nombreux amis.

Il se charge avec Catherine de la Constitution de l'an II.

Envoyé en mission dans le midi pour faire obéir à la Convention dans cette région magnifique, il fera preuve à la fois d'autorité sanguinaire et de lyrisme. Son cœur se laissera séduire par une ci-devante. Il s'enflamme pour elle, tandis que de Paris sa compagne lui donne des ordres de cruauté.

Revenu à Paris, il fait partie de ceux qui ont soif de paix (sans doute). Aux Jacobins, il exaltera la Révolution lors du vote du transfert des cendres de J-J. Rousseau au Panthéon.

Il accompagne Robespierre à la fête de l'Être Suprême. Mais il voudrait que ce dieu fût moins cruel.

Il demande la clémence et la pitié.

C'est alors que la ci-devante aristocrate qu'il a connue à Nîmes est traquée par Courbes et sa bande et se réfugie à Paris. Elle vient retrouver Richemont et implore son aide.

Ce dernier lui donne asile, mais sa compagne apprend le secret. Jalouse, elle dénonce son mari à la Convention.

Un décret est pris contre lui et le Tribunal révolutionnaire le condamne comme aristocrate !

Une perquisition est faite à son domicile sur l'ordre de Robespierre ; les papiers trouvés chez lui sont dépouillés par l'Incorruptible. Richemont confesse alors qu'il est enfant trouvé et que dans ses langes l'indication qu'il donne doit être déposée au moment de son abandon.

Robespierre conserve ce document, fait faire des recherches à l'économat et il apprend que sa victime n'est autre que le fils de J-J Rousseau abandonné en 1746 !

Le philosophe du Contrat social a eu en Robespierre et Richemont deux fils. Le fils spirituel à tué le fils sanguin !

Robespierre est accablé par cette nouvelle ! ».

BIBLIOGRAPHIE

BROUSSON J.J. - *La Genesi, traducho en Prouvenceau per Mistral. Emé lou latin de la vulgato vis a vis e lou francès en dessouto en testo lou retra dou Felibrige*. Champion, éditeur, Paris, 1910.

BROUSSON J.J. - *Anatole France en pantoufles*, Editions G.Crès, Paris, 1924.

BROUSSON J.J. - *La couronne improvisée*, Ed. La Lampe à Huile, Paris, 1925.

BROUSSON J.J. - *Itinéraire de Paris à Buenos Aires*, Ed. G. Crès, Paris, 1927.

BROUSSON J.J. - *La nuit de Prairial*, nouvelle. Les Oeuvres libres n°76, 1927.

BROUSSON J.J. – (En collaboration avec Raymond Escholier), *La conversion de Figaro*, drame historique, Ed. G. Crès, Paris, 1928.

BROUSSON J.J. - *Jeanne d'Arc, son histoire racontée pour la jeunesse dans le goût du quinzième siècle par Sigismund Oliewicz*, Ed. Duchartre et van Buggenhoudt, Paris, 1928.

BROUSSON J.J. - *Les Dames de Sauve*, frontispice de Fernand Siméon, Ed. du Cadran, Paris, 1929.

BROUSSON J.J. - *Les Nuits « Sans Culotte »*, Flammarion, Paris, 1930.

BROUSSON J.J. - *Les Fioretti de Jeanne d'Arc*, Flammarion, Paris, 1931.

BROUSSON J.J. - *Le Chevalier d'Eon ou le Dragon en dentelles*, récit historique, Flammarion, Paris, 1934.

BROUSSON J.J. - *La Louve en Languedoc*, illustrations de Saint-Marc Jaffard, Ed. du Cadran, Paris, 1936.

BROUSSON J.J. – (En collaboration avec Marcelle Lafuma), *Nicole aux ailes d'or*, illustrations de R. Bornier, Delmas, Bordeaux, 1947.

PREFACES

BASHKIRTSEFF M. - *Cahiers intimes inédits*, Tome III, Editions du Monde Moderne, 1925.

GOZLAN L. - *Balzac en pantoufles*, bois gravé de Maximilien Vox, Paris, 1926.

ARENE P. - *Jean des Figues*, bois en couleurs de Siméon, 1927.

RACINE J. - *Lettres d'Uzès*, Editions de la Cigale, Uzès, 1929. Ed. du Cadran, Paris, 1930.

LUC-BENOIT. - *Siméon*, lettre-préface de J.J Brousson, portrait par Laure Albin-Guillot, Les Artistes du Livre n°15, Henri Babou éditeur, Paris, 1930.

MELERA M.Y. - *Rimbaud*, Firmin-Didot, 1930.

ARENE P. - *Neuf contes*, présentés par J.J. Brousson et illustrés par Armand Coussens, Société nîmoise des Amis des Livres, 1930.

BRONTE C. - *Shirley*, roman, Fontenay aux Roses, 1933.

BALDE J. - *Le pylone et la maison*, Plon, Paris, 1936.

PROVENCE M. - *Le roman d'amour de Paul Arène*, Aubanel, Avignon, 1945.

RACINE J. - *Théâtre*, introduction de J.J. Brousson, illustrations de Jacques Grange, Société littéraire Marcel Besson, 1948.